PREMIÈRE ANNÉE — N° 21 | 10 CENTIMES | DU DIMANCHE 5 AU DIMANCHE 19 AOUT 1906

Combattre toutes les iniquités ; détruire toutes les inégalités sociales ; lutter sans trève jusqu'à l'instauration d'une Société où, par l'égalité de tous les individus, la liberté n'étant plus un vain mot, l'humanité entière vivra harmoniquement. Tel est le but que poursuivent les anarchistes.

L'ORDRE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les quinze jours

« Notre ennemi,
» C'est notre Maître. »
LA FONTAINE.

ABONNEMENTS :

Un an ..... 2 »
Six mois ..... 1 »
Trois mois ..... » 50

Rédaction et Administration :
21, RUE DU TEMPLE, 21
LIMOGES

ADRESSER
Tout ce qui concerne la Rédaction : articles, communications, etc., au Rédacteur.
Tout envoi de fonds, abonnements, à l'Administrateur.

A partir de ce jour, nous prions nos correspondants d'adresser tout ce qui concerne « L'Ordre » à l'adresse ci-dessous :
Armand Beaure, 36, chemin de Beaupuy, Limoges.

L'ENQUÊTE EST CLOSE

La prétendue enquête ouverte pour connaître à qui imputer la catastrophe de Courrières vient de se clore par la disculpation complète de la Compagnie et des ingénieurs. Peu s'en est fallu que les rescapés, après avoir fait, en leurs exhibitions, les délices du *Matin* et des belles madames, ne soient traduits devant un tribunal pour s'entendre condamner à mort.

Assurément, Simon Ricq, le sauveteur, est le plus coupable. Ensevelis, sauveteurs et rescapés sont les seuls coupables : Qu'on les condamne à mort, qu'on les exécute et qu'on décore Lavaurs et les ingénieurs. Que l'Etat indemnise les actionnaires : voilà ce que les honnêtes gens doivent désirer ainsi que l'ont désiré ceux qui provoquèrent l'enquête.

Ce cynisme ne peut avoir d'égal que le dégoût qu'inspire toutes les comédies du guignol parlementaire aux esprits impartiaux ; ceux ci ont, depuis longtemps, conclu à la duperie des beugleurs à vingt cinq francs par jour. Le résultat des enquêtes est toujours le même lorsqu'il s'agit d'atteindre la bourse, l'avancement, la liberté ou *l'honneur (!)* des maitres.

Cependant, malgré tous ces résultats négatifs, il reste encore des esprits simplistes pour ajouter quelque foi à ces élucubrations de tribune. Cela nous étonne et nous écœure. Il est aussi navrant de connaître des adversaires sincères qui continueront de propager qu'il faut avoir foi en ces grossières comédies.

Pour conserver leurs situations, nos maîtres ont besoin de ces aveugles volontaires ou involontaires.

C'est que pendant qu'on pourrait enquêter à Courrières, alléchés par les promesses gouvernementales, les esprits s'apaisaient. Aux poings crispés, aux cris de mort justement poussés par la foule endeuillée contre des assassins, a fait place la mendicité, la passivité.

Les révoltés d'hier sont devenus des veules, acceptant sans rien dire les pires affronts, les plus flagrantes infamies.

C'est ainsi que, forte de tant de lâchetés qui ne lui ont pas échappées, la Compagnie de Courrières, par la voie de son directeur, vient de lancer cette dernière iniquité :

« Madame,

» Nous avons suspendu pendant les mois de mars, avril, mai et juin le recouvrement des loyers pour les veuves habitant les maisons de la Compagnie dont les maris ont trouvé la mort dans la catastrophe du 10 mars 1906.

» Le mois de juillet sera recouvré au tarif ordinaire de nos maisons ouvrières, par les soins du garde de la Compagnie.

» Nous profitons de cette circonstance pour vous informer que la Compagnie a décidé de vous maintenir votre logement dans ces conditions jusqu'au 1er octobre prochain, devant en disposer à partir de cette date.

» Veuillez agréer, Madame, mes sincères salutations.

» A. LAVAURS. »

Après avoir assassiné les hommes, les femmes et les enfants sont jetés à la rue. Qu'importe ! les chiens des actionnaires ont une niche.

Pas un poing ne s'est crispé pour s'abattre sur la face des sinistres gredins qui osent semblables expédients. Pas un murmure ne s'est élevé chez les victimes ou ceux qui devraient les protéger.

Et pourtant chaque mineur peut s'approprier de la dynamite et s'en servir pour faire sauter pareilles montagnes d'injustices.

Espérons cependant que des haines et des espoirs de vengeances s'accumulent quelque part pour éclater un jour, formidables, autrement ce serait à désespérer de l'humanité.

Pierre LARUE.

LA RELIGION DE L'AVENIR

L'Avenir ! La Gloire ! L'Immortalité ! Le Paradis !

Mots magiques, talismans fascinateurs, mirages décevants, au moyen desquels les gens bien nantis, les détenteurs des avantages sociaux réussissent, en flattant la marotte des déshérités, à leur faire supporter les misères de la vie sans qu'ils regimbent trop fort.

Ce procédé, renouvelé des religions, et embelli pour la circonstance, dénote assurément beaucoup de flair et d'ingéniosité de la part de ceux qui l'ont mis en œuvre mais précisément parce qu'ils l'ont imaginé pour leur commodité, nous devons le repousser comme un don suspect.

Nos ennemis sont dans leur rôle et font leur métier en conscience lorsqu'ils nous tendent des pièges ; mais il faudrait que nous eussions le front ceint d'une triple cuirasse d'imbécilité pour ne pas les éviter.

Après la mort, tout est bien fini pour nous.

Ce n'est pas demain ou après-demain que nous devons être heureux, mais aujourd'hui même si nous sommes assez forts pour revendiquer notre part de l'héritage commun.

Dans le cas contraire, notre seule ressource est de travailler sans relâche à acquérir cette force.

Nous pouvons alors nous armer de patience, mais sans nous résigner jamais à une condition d'infériorité qui n'est pas la nôtre.

Ceux qui nous font espérer le bonheur dans les futurs contingents peuvent quelquefois être de bonne foi eux-mêmes, mais en les écoutant, nous faisons fausse route et travaillons bêtement pour le compte de nos opresseurs.

Ces derniers ne se possèdent pas de joie lorsqu'ils voient que nous nous complaisons dans des rêveries humanitaires qui laissent le champ libre à leurs opérations spoliatrices.

Les générations qui succèderont à la nôtre auront leur tâche à accomplir, de même que nous avons eu la nôtre.

N'anticipons pas sur l'inconnu.

Ne sommes-nous pas les premiers à rire de ces esprits inquiets qui se préoccupent de la diminution des naissances ou de l'épuisement possible des charbons de terre ?

La manière la plus efficace de travailler pour la postérité consiste à s'affranchir dans le temps présent. Voilà le seul service sérieux que nos descendants puissent attendre de nous.

En agissant de la sorte, nous aurons déblayé le terrain, en leur épargnant la besogne dont nous nous serons chargés nous-mêmes.

Suivre une voie différente serait faire preuve de jobarderie ou de fourberie, et les révolutionnaires ont la prétention de n'être ni des fourbes ni des jobards.

En ajournant toujours la réalisation du bonheur à la semaine des quatre jeudis, on n'arrive qu'à désespérer ceux qui souffrent et à énerver l'énergie populaire.

Les conséquences d'une telle aberration ne tardent pas à se faire sentir.

Les malheureux se dégoûtent peu à peu de la chose publique et se laissent croupir dans un état d'hébêtement qui les prédispose à toutes les servitudes.

Les hommes qui conservent un peu de vigueur se fourvoient dans le crime ; les femmes se précipitent dans le luxe, précurseur de la prostitution.

Quant aux favoris de la fortune, ils ne conservent aucune illusion à cet égard.

Leur confiance dans la durée du régime de l'exploitation est très limitée.

A l'imitation de Louis XV, ils s'écrient : « Après nous le déluge ! », se bornant à pressurer le présent pour en extraire tout ce qu'il est susceptible de donner, sauf à se convertir au socialisme quand le socialisme commencera à devenir rémunérateur et qu'il ne leur restera plus que ce moyen de maintenir leur barque à flot.

La religion de la croyance en l'avenir est la soupape de sûreté des exploiteurs.

Que leur importent les rêves et les hallucinations de leurs victimes, pourvu qu'elles les laissent maîtres de jouir du temps présent ?

« Croyez, mes bonnes ganaches, se disent-ils, dans leur for intérieur, mais laissez-nous faire, c'est tout ce que nous demandons. »

Voilà l'explication de l'état social actuel.

ATÔME.

QUESTION AGRAIRE

Avant d'aborder le problème agraire proprement dit, c'est-à-dire, avant d'examiner l'état de la propriété agricole et les conditions des propriétaires ruraux, quelques considérations sur l'état de l'agriculture elle-même, et les moyens de production dont elle dispose, sont nécessaires, nous verrons ensuite pourquoi ces moyens de production ne sont pas entièrement appliqués, et cela dissipera, je l'espère, ce préjugé, qui attribua la gène des petits cultivateurs à leur routine, alors qu'au contraire, cette routine est la conséquence de la situation économique précaire des paysans.

Il y a deux méthodes de culture : la culture intensive ou maraîchère, s'appliquant aux légumes et salades, et la culture extensive, s'appliquant aux céréales et graines de tous genres.

La culture maraîchère se pratique en de petites propriétés ; elle consiste à faire produire à la terre son maximum de rendement par des procédés spéciaux ; elle permet de cultiver en toutes saisons, et ne convient qu'aux cultivateurs établis aux alentours des grandes villes, car elle ne saurait donner de bénéfices dans les campagnes, où chacun ayant son jardin, produit les salades et légumes nécessaires à sa consommation. Une exploitation maraîchère exige des dépenses considérables pour être établie ; il faut des engrais appropriés qui coûtent très cher et doivent être employés en grande quantité ; l'irrigation exige l'installation de pompes élévatoires, il faut un grand nombre de cloches en verre et de châssis, dont le prix est très élevé, pour abriter les récoltes des intempéries ou des frimas. Les chaufferies, pour la production des légumes et fruits, l'hiver, demandent également de grands frais pour leur établissement et leur entretien.

La culture intensive peut s'appliquer également aux prairies, dont elle permettrait d'augmenter le rendement, et, par suite, l'élevage d'une plus grande quantité d'animaux. Des millions de prolétaires consomment annuellement à peine 25 kilos de viande de boucherie alors qu'ils en devraient consommer au minimum 110 kilos, soit quotidiennement, 300 grammes.

Le prix élevé de la viande relativement aux autres aliments, est la cause du peu de consommation qu'en fait la classe ouvrière.

Or, il y a en France, 2.500.000 hectares de pâturages communaux, la plupart de maigres chiendents ; ces pâturages, transformés en prairies fertiles, ray-gras, luzernes, etc., assureraient l'élevage à peu de frais, d'une quantité double d'animaux de boucherie ; il y aurait ainsi une abondance de viande qui permettrait d'en baisser les prix, et de procurer aux prolétaires une nourriture saine et fortifiante.

La culture extensive exige de grandes étendues de terre, et demande l'emploi d'un machinisme puissant et perfectionné, pour donner des résultats appréciables.

Ce machinisme, en France, est encore très rudimentaire, les faucheuses lieuses à vapeur y sont peu nombreuses, et même dans les plaines fertiles de Beauce et de la Brie, on en est encore aux faucheuses javeleuses à traction animale.

Les batteuses lieuses sont d'une application excessivement rare, on ne connaît guère que les batteuses simples à vapeur.

Les charrues à vapeur n'existent qu'en de très grandes exploitations, alors qu'en Allemagne, en 1895, elles étaient au nombre de 1.695.

Cela tient à ce que la concentration des biens se manifeste plus lentement et que, par suite, les capitaux nécessaires pour installer un machinisme puissant ne sont pas suffisants.

Cependant un élément nouveau, facilitant l'emploi du machinisme aux moyennes exploitations, se manifeste ; l'utilisation de la force hydraulique, des cours d'eau permettant l'application de l'électricité à la production agricole, et nous allons voir les bénéfices qui résulteraient de cette application.

Pendant une année, une ferme de 100 hectares produit : 1° 40 hectares à 900 quintaux de blé ; 2° 15 hectares à 300 quintaux d'avoine : total 1.200 quintaux de céréales. Ces 1.200 quintaux travaillés par les batteuses à vapeur, à l'entreprise à raison de 1 fr. 75 le quintal, reviennent à 2.100 francs par an.

Or, d'après le bulletin mensuel du ministère de l'agriculture (juillet 1903), une station électrique a été constituée à Agnicourt-Séchelles (Aisne), il y a dans cette région un grand nombre de fermes de 100 à 150 hectares qui ont fait acquisition de la force électrique et voici les résultats observés.

L'acquisition d'un moteur électrique de six chevaux coûte 2.000 francs ; sa mise en marche n'exigeant pas de connaissances spéciales, il n'y a pas besoin de chauffeur d'où économie annuelle de 1.200 francs, il faut une quantité moindre d'huile de graissage, en sorte que les 1.200 quintaux de céréales ne reviennent annuellement, au

battage, qu'à 700 francs y compris, l'amortissement du capital engagé pour le moteur. Le résultat pour le prolétariat rural, serait une notable augmentation du chômage, mais, ce chômage est une fatalité résultant de l'application des progrès en régime capitaliste; et les ouvriers agricoles ne sauraient y échapper davantage que les ouvriers des villes quoi qu'en puissent penser les normaliens comme Albert Thomas, ce socialiste intellectuel, qui ayant passé sa vie dans les écoles, a voulu traiter du problème agraire, et n'a réussi qu'à montrer sa parfaite ignorance en cette matière.

Je marche à la remorque des économistes et affirme qu'il ne saurait y avoir de concentration de la propriété rurale.

Je sais bien que la théorie Marxiste de la concentration, est gênante pour nos sociaux intellectuels qui rêvent d'exploiter politiquement les petits possédants terriens, en leur promettant des réformes, qui les laissent subsister et je conçois qu'ils désirent jeter cette théorie encombrante pour eux, par-dessus bord, mais il n'en est pas moins vrai qu'elle se vérifie, ainsi que va nous le démontrer l'observation de l'état de la propriété rurale.

De 1881 à 1891, ont disparu 186.621 petits cultivateurs, alors que, dans la même période, les grands producteurs, qui étaient au début au nombre de 2.150.696, ont passé à 2.199.220, soit une augmentation de 48.524.

Les propriétés de plus de 10 hectares constituent une étendue de 36.866.800 hectares alors que les propriétés moindres ne s'étendent que sur 12.573.000 hectares.

Est-ce à dire qu'il n'y a pas de morcellement? Le morcellement existe, mais dans les pays accidentés et de mauvaises terres, où l'exploitation par les petits propriétaires se maintient, parce que la grande exploitation n'y donnerait pas de bénéfices suffisants, et où la division résulte du partage entre les héritiers.

Mais les pays de plaines fertiles, sont de plus en plus aux mains des grands et moyens exploitants, ainsi que le prouve la statistique suivante résultant de l'enquête du ministère de l'agriculture en 1892 :

148.671 exploitants ont 22.296.105 hectares de bonnes terres, tandis que 2.617.558 petits exploitants, cultivent 11.296.283 hectares de terrains médiocres et accidentés.

Les économistes ne tiennent compte dans le problème agraire, que du morcellement, qu'ils considèrent comme un signe de prospérité.

Les deux ordres de faits sont cependant également importants; si la grande propriété, après avoir exproprié des petits possédants, augmente le chômage parmi les prolétaires agrariens, par l'emploi du machinisme, le morcellement, augmentant le nombre des exploitants sur des terres médiocres, accentue l'état de gêne des paysans, c'est donc la progression du paupérisme rural qui en résulte, et les économistes ne devraient pas s'en féliciter, car cela ne présage rien de bon pour leur paix sociale.

Certains de ces économistes, tel Yves Guyot, et des individualo-anarchistes à leur remorque, veulent bien admettre que tout n'est pas pour le mieux dans la meilleure des agricultures; mais, c'est pour déclarer que les petits exploitants ne prospèrent pas, parce qu'ils restent attachés à des procédés de travail arriérés : qu'ils changent leurs procédés de travail et ils prospèreront.

Ces médicastres sociaux prennent toujours les conséquences pour des causes, et ne comprennent pas que les petits paysans sont routiniers, parce qu'ils n'ont pas d'argent pour entrer dans la voie du progrès.

Aussi, ils aboutissent à cette fumisterie phénoménale : si les petits exploitants, disent-ils, ne peuvent pratiquer avec fruit la culture extensive, qu'ils fassent de la culture maraîchère, elle convient admirablement à la petite propriété.

Comment ceux auxquels ils s'adressent, et qui vivent au jour le jour, feraient-ils pour installer des exploitations maraîchères qui exigent de notables dépenses? Un établissement de ce genre demande une centaine de mille francs pour débuter avec chances de succès. En admettant, ce qui est contestable, qu'ils puissent obtenir cet argent par le crédit, la généralisation de cette culture amènerait une surproduction, par suite, les capitaux ne seraient pas récupérés, une crise différente, succèderait à la crise agraire actuelle, qui n'aurait fait que changer de forme.

Une pareille conception démontre que ces graves personnages et leurs suiveurs discutent le problème agraire, sans savoir ce qu'est une exploitation agricole, et sans connaître le pays; ils traitent ce sujet comme un sourd parlerait des sons.

Le collectiviste compère Morel, en un article du *Socialiste*, a prétendu que les gras exploitants laissent subsister les petits cultivateurs, afin d'avoir la force de travail nécessaire aux moments de presse. Or, nous avons vu que si la petite propriété se maintient, en certains cas, ce fait est indépendant de la volonté des gros agriculteurs, qui préfèrent laisser aux petits exploitants, les terrains qui ne rapporteraient pas de quoi amortir leurs capitaux.

Compère Morel est campagnard, il ne doit donc pas ignorer l'existence des journaliers nomades, maraudeurs et polisseurs de pieds de biche qui, pour assurer leur subsistance, prélèvent sur les ruraux une contribution notable.

Ces trimardeurs forment l'armée de réserve agricole et ce sont eux qui, aux moments de presse, moisson, battage, vendange, apportent le complément nécessaire de main-d'œuvre; les gras cultivateurs n'ont donc pas besoin de la force travail des petits propriétaires.

Parlant des anarchistes, il déclare se séparer d'eux, parce qu'ils comptent sur la misère pour provoquer la révolution, alors qu'elle ne saurait être l'œuvre que de gens ayant leur nécessaire.

De quels anarchistes veulent-ils parler, puisque tous n'ont pas la même conception? Il en est qui, esclaves d'un intérêt futur et ne tenant aucun compte des réalités présentes, sont d'accord avec lui, et rejettent les miséreux pour acquérir des sympathies dans la classe moyenne; mais je ne sache pas qu'il en existe, tablant uniquement sur la misère, pour amener la révolution.

Il est, d'ailleurs, des collectivistes plus clairvoyants que lui et comprenant l'importance du paupérisme. L'américain Gaylord Wilshire, dans la *Wilshires Magazine* de mai 1903, écrivait : « Le problème des trusts et bientôt celui des sans-travail préparent la voie à un bouleversement de la société capitaliste ».

D'ailleurs, la lecture de l'article dans lequel compère Morel se livre à ces appréciations démontre qu'il ne connaît de l'anarchisme, que la conception utopique, basée sur une critique purement morale, aboutissant à l'affirmation d'une doctrine et la constitution d'un système.

L'anarchisme expérimental, négation de toutes doctrines et de tous systèmes, s'inspirant de la conception matérielle de l'histoire, basé sur l'expérimentation historique des institutions sociales, la constatation des faits sociaux et la critique des mouvements politiques, indépendamment de toute morale, est celui dont je m'inspire, que je propose comme base de propagande. Sa conception révolutionnaire peut se résumer comme suit : 1° La révolution qui se prépare, conséquence de l'évolution économique actuelle, résultera de l'action de tous les mécontents, aussi bien des miséreux luttant pour vivre, que des petits paysans combattant le capitalisme agraire ou des travailleurs professionnels syndiqués agissant pour obtenir une plus grande somme de bien-être; 2° Il ne faut rejeter aucun de ces éléments, pas plus de miséreux, parce qu'il est ignorant, que le petit paysan, sous prétexte que la possession d'un coin de terre le rend conservateur, alors qu'elle accentue sa gêne et en fait un mécontent; 3° Il est nécessaire que tous les éléments révolutionnaires forment un corps conscient et, pour cela, il faut en faire l'éducation sociale, afin d'éviter leur exploitation politique, par des mouvements en apparence favorables, en réalité, contraires à leurs revendications.

C'est l'action de corps conscients qui permettra à la révolution sociale de porter tous ses fruits; mais, si la foule révolutionnaire est dupée par des programmes opposés à ses intérêts, c'est le maintien du régime capitaliste avec de nouvelles formes d'exploitation politique qui en résultera. C'est pourquoi j'attribue tant d'importance à l'éducation sociale des campagnes, parce qu'elles constituent l'élément prépondérant de tous les mouvements révolutionnaires.

Georges Paul.

Afin de contribuer à la diffusion des idées communistes-anarchistes et à répandre " L'Ordre ", nous tenons des invendus de divers numéros au prix de 1 fr. 25 les trois kilos franco en gare, et le " Criminel ", de Sébastien Faure, à 1 franc le cent, port en sus.

L'OR

POESIE RÉVOLUTIONNAIRE

Quand dans le monde entier je ne vois que misères,
Que ruse, hypocrisie, vices, terribles guerres,
Je m'interroge et dis : Faut-il en convenir,
Sommes-nous des parias comdamnés à souffrir,
Nous faudra-t-il toujours travailler pour les autres,
Leurs caprices subir et taire tous les nôtres ?
Que faudrait-il donc pour éviter un tel sort ?
Le pauvre me répond : Il nous faudrait de l'or !
De l'or ! ah ! oui, de l'or ! Voilà le mot magique,
Qui bouleversant tout rend l'homme magnifique.
Sans lui, pas de talent, pas plus que de bonheur,
Et, pour en avoir, on donne jusqu'à l'honneur.
Vous applaudissez quand, autour de vous, l'on crie
Que l'or seul suffit pour mener joyeuse vie,
Et pourtant je veux vous dire : Vous avez tort !
Amis, croyez-moi : le seul mal pour tous, c'est l'or.
Etes-vous ouvrier et père de famille,
Si parmi vos enfants vous avez une fille,
Vous vous réjouissez en songeant qu'un beau jour
D'un honnête homme elle partagera l'amour ;
Mais quand elle grandit, le riche est là qui guette,
Qui nargue sa misère et rit de sa toilette,
Souvent elle succombe, hélas ! et sans effort.
Elle vend son amour, son bonheur pour de l'or !
Résiste-t-elle à l'offre du millionnaire,
Elle doit encore dire à son cœur de se taire,
Car d'insensés parents ont déjà fait leur choix :
Il faut bien, malgré tout, qu'elle écoute leur voix.
Pauvre victime, il faut sacrifier sa jeunesse ;
Adieu beau rêves d'expansion et d'ivresse !
A l'être bien-aimé, à l'être qu'elle adore,
Elle doit préférer un bon parti : de l'or !
Voyez-vous cet homme qui dans l'ombre se cache :
Il guette un passant, puis à ses pas il s'attache,
Il le vole, il le tue, peu lui importe à lui...
Ce qu'il veut avant tout, c'est de l'or aujourd'hui.
Mais quelques jours après on l'arrête, on le juge...
Eh bien écoutez-le répondant à son juge :
— Qui vous a poussé à donner ainsi la mort !
Est-ce la haine ? la vengeance ? — Non ! C'est l'or !
De l'or ! oui, pour de l'or, hélas ! combien de crimes !
Combien de forçats ! combien de victimes !
Combien d'adultères ! que de baisers vendus,
Que de combats ! oh ! que de sang répandu !
Pour l'or, on fraude tout, même la nourriture ;
On vend et son pays, et sa progéniture.
Les rois par milliers mènent les hommes à la mort,
Et, à ceux qui survivent, ils réclament de l'or!
Le salaire : c'est l'insulte, c'est l'outrage.
On le jette, du reste, à travers un grillage.
Le salaire, c'est l'esclavage ancien :
On supprime le mot, en gardant le moyen.
Va, travaille, ouvrier : allons, allons, plus vite,
Ton patron te surveille et ton repos l'irrite.
Allons, travaille, allons, fais un dernier effort;
Pour toi c'est l'hôpital, mais pour ton maître : l'or !
L'or règne en tyran, nous donne des maîtres,
Fait naître le vol, le meurtre et les traitres.
L'or insulte tout, le travail, la misère,
Fait naître le chômage, nous amène la guerre;
Il nous éloigne enfin de la fraternité
Et rend stupide le mot : égalité !
Par lui on peut tout, même on recule la mort.
Amis, vous voyez bien que le mal vient de l'or !
C'est vrai, me direz-vous, mais que faire ?
Nous n'y pouvons rien et n'avons qu'à nous taire.
Vous taire, allons donc ! Relevez haut les yeux;
Rejetez loin de vous l'arbitraire et l'odieux;
Regardez-vous et dites-vous que les autres
Ont des bras et des jambes tout comme les vôtres,
Que le travail seul peut nous mettre d'accord,
Et que pour cela il nous faut supprimer l'or !
Supprimer l'or ! ah ! oui, tout le monde à l'ouvrage;
Le salaire ou l'or, c'est toujours l'esclavage :
Plus de privilèges, organisons le travail :
Travail obligatoire, voilà le gouvernail
Des siècles futurs et du nôtre, peut-être.
Plus un seul esclave; pour ce, plus de maîtres,
Le riche y viendra, car, malgré son cher trésor,
Il crèvera de faim, si vous supprimez l'or !
Le bon sens nous guide, la raison nous éclaire,
Nous devons triompher : viens à nous, prolétaire !
Etudions, discutons ensemble, et sachons voir
Lequel doit triompher : Anarchie ou Pouvoir.
D'un parti bourgeois, l'un veut le règne inique,
L'autre veut sa mort : à nous d'être énergiques.
Unissons-nous et, dans un suprême effort,
Donnons l'assaut, l'assaut au Capital ! à l'Or !
Oh ! alors, plus de meurtres ni de traîtres;
Le crime sera rare au point de disparaître;
Les travailleurs, dépourvus d'inquiétude,
Ne seront plus nommés LA VILE MULTITUDE;
Forcés de travailler pour subvenir à tout,
Les hommes s'entendront et toujours et partout;
Heureux et satisfaits, ils béniront leur sort,
Et se glorifieront d'avoir...SUPPRIMÉ L'OR !

SUR LES MILIEUX LIBRES EXTRA-EUROPÉENS

Les articles et les invites publiés récemment par le camarade Vol, dans *Le Libertaire*, remettent en question le principe même de l'idée du Milieu Libre, peut-être d'une façon beaucoup plus fondamentale qu'il ne paraît. Je ne crois pas superflu de soumettre quelques observations à ce sujet, très brèves d'ailleurs.

Il y a deux façons de considérer un « Milieu Libre », on peut l'envisager comme un moyen ou comme un but, comme une expérience ou comme un aboutissant. Si c'est un but ou un aboutissant, si c'est un refuge, un abri, comme une maison de retraite pour lutteurs fatigués, certes, je ne vois pas qu'on puisse opposer d'objections valables à leur création, en quelque province transatlantique, en dehors du mouvement émancipateur, pour finir à la longue par perdre contact avec l'esprit de la propagande.

Ou bien le Milieu Libre est uniquement un moyen et une expérience. Pas un moyen de parvenir, bien entendu : Un moyen de propagande qui a *autant*, mais pas plus de valeur que les autres. Un moyen qui rencontre les mêmes difficultés que les autres à être employé et à donner tout ce qu'il peut rendre.

Comme toute propagande, il a à lutter contre l'hostilité des pouvoirs établis ; s'il réussit, on cherchera à en entraver le développement et l'intensité de la lutte ne diminuera pas. Des gens, vivant librement, ne pourront autrement faire que choquer les conventions et les préjugés de ceux qui les entourent, c'est à espérer. Il y aura aussi lutte intérieure et c'est cela qui constitue la valeur *réelle* de l'expérience : comment les affranchir cérébralement, vivront-ils pratiquement la vie affranchie, la vie sans autorité d'aucune sorte ? Qu'elle mine d'essais précieux qu'un Milieu Libre, bien compris !

Faire partie d'un milieu libre pour éviter la persécution, la prison, l'activité, l'intensité de la lutte qu'entraîne toute propagande un peu vivante, ce serait justifier les critiques des camarades dont les observations ont parfois une certaine valeur, même quand les milieux libristes les passent sous silence. Le Milieu Libre doit être un foyer de propagande intense, une démonstration de la vie libre, et cela d'autant plus agressivement que ceux qui le composent ont la joie de vivre dans une indépendance appréciable. L'histoire des tentatives de communisme appliqué montre que *l'isolement* a été funeste aux colonies, que peu à peu une sorte d'esprit bourgeois s'empare de ceux qui les composent, qu'elles sombrent dans le marasme et qu'on retrouve, chez les participants, les mêmes préjugés, les mêmes errements que chez les inconscients, avec l'esprit de clocher en plus.

Je conçois bien que les Canadiens et les Mexicains fondent des milieux libres, qu'entre les leurs et les nôtres, des échanges fréquents et multiples trouvent place, tout cela peut se faire sans que s'effrite et finisse par disparaître l'idée première du milieu libre : Constituer à titre de propagande une expérience de vie libre, en plein milieu d'esclavage et d'autoritarisme.

***

Qu'il s'agisse de milieu libre, d'écoles libertaires, de réalisation effective, de l'une quelconque de nos idées, — même de la propagande écrite ou parlée, — c'est toujours une question de réaction, c'est-à-dire de vie. Car la vie, très probablement, n'est qu'une incessante et éternelle machine, ou une recherche continuelle d'équilibre, ce qui revient au même. Là où il n'y a plus réaction, c'est le silence qui plane, lourdement, pesamment, c'est la mort. C'est ce qu'amènerait sûrement le triomphe absolu du communisme absolu ou de l'individualisme absolu. Le problème ne consiste pas tant à faire triompher celui-ci au détriment de celui-là, qu'à trouver un terrain de conciliation entre les deux, entre le communisme et l'individualisme, le moi et le non-moi si l'on veut, la raison et le sentiment au fin de compte ; non pas une de ces conciliations qui les équilibrent si parfaitement qu'elle les neutralisent, mais bien une entente, libre, qui permette à chaque tendance son plein développement.

C'est justement dans le rapport de la propagande, ce que permettent les milieux, libres, puisque tout en nous offrant la possibilité de satisfaire l'individu, ils lui rendent possible le rayonnement ambiant, la diffusion des idées qu'il est censé vivre. Il s'agit donc de se demander si, transporté hors de l'ambiancé, c'est-à-dire isolé de la lutte, du contact quotidien avec la masse, le milieu libre répond bien à une utilité quelconque, hors la rare satifaction individuelle.

E. Armand.

Nous avisons les lecteurs connaissant les langues étrangères que nous pouvons mettre gratuitement à leur disposition les journaux anarchistes de langue de leur connaissance. S'adresser à " L'Ordre ".

En Anarchie

Ils étaient couchés l'un contre l'autre, à l'ombre d'un bosquet, étendus sur l'herbe moelleuse qui formait autour d'eux comme un tapis d'émeraude.

Ils rêvaient!

De la terre grasse, chauffée par le soleil ardent, montait une odeur suffocante; des émanations fortes s'en échappaient. L'atmosphère surchauffée était pleine de senteurs odorantes qui grisaient.

Tout était calme et tranquille dans cette journée d'été. Seuls, le clair ruisseau qui coulait à leurs pieds en clapotant sur les cailloux qui formaient son lit et les oiseaux qui gazouillaient en se mirant dans son eau pure, troublaient le silence de la nature.

Là haut, de petits nuages blancs passaient doucement tâchant l'azur bleu de leur blancheur immaculée.

Dans cette quiétude si profonde, leur âme s'élevait, plânait, s'échappait en envolées émues vers la Lumière, la Beauté.

Ils rêvaient.

Devant eux, passait et repassait tout le vieux monde; toutes les anciennes civilisations défilaient devant leurs yeux avec leur pompe magnifique et leur misère effroyable. Lui avait étudié, avait compulsé toute l'histoire de la planète et avait initié l'aimée à toutes les phases de la vie terraquée. Il lui avait dépeint la douleur générale qui régnait sur tout l'univers au temps où les humains respectaient l'autorité. Il lui avait parlé du régime capitaliste et de ses conséquences. Il lui avait dit qu'autrefois, les hommes croyaient en un dieu créateur de l'univers, organisateur de la vie. Il lui avait fait entrevoir les larmes, les pleurs de l'humanité endeuillée, gémissant sous la botte de ses bourreaux et elle s'était sentie émue devant cet amas de douleurs. Son âme avait tressailli quand, penchés sur les livres des anciens sociologues ou économistes, ils lisaient ensemble les ignominies que les humains étaient forcés d'endurer, à cette triste époque, pour assouvir leur faim; quand les femmes étaient obligées de quitter leurs enfants à la mamelle.

Les récits de guerre, les carnages sanglants, les tueries horribles les terrifiaient; les massacres de l'Inquisition, les guerres religieuses les effrayaient. Leurs cerveaux d'humains heureux ne pouvaient concevoir cela.

Mais quelle profonde joie quand ils tombaient sur des âmes d'élite comme Galilée, Rabelais, Bakounine, Louise Michel, Reclus et tant d'autres.

Et alors, où ils bondissaient, c'était à la lecture de la grande révolution, celle qui avait libéré l'humanité. Les grèves partielles, s'étendant tous les jours, étaient arrivées à une grève générale qui avait gagné le monde entier. Par suite de la propagande antimilitariste, les soldats avaient levé la crosse en l'air et s'étaient mêlés dans les rangs du peuple!!! Alors, les prolétaires s'étaient rués sur leurs ennemis et, en quelques jours, la masse des exploiteurs, gens d'église, politiciens, financiers, proxénètes, courtisanes, s'était évanouie, avait disparu devant la révolution sociale enfin accomplie. Et, depuis, les peuples frères avaient toujours marché la main dans la main, sans Dieu ni maître, à la conquête du véritable progrès, de la vraie science et du vrai bonheur.

Ils songeaient à tout cela et la plénitude même de leur bonheur leur faisait comprendre le malheur d'autrefois.

Maintenant, l'amour était ennobli; étant libre, il était parfait. Il n'y avait plus de prostitution, plus de malheureuses vendant leur chair pour une bouchée de pain; la maternité était respectée, honorée, car elle était la source de la vie. Le travail était un plaisir au lieu d'être une peine dégradante.

On ne voyait plus de famine, plus de bandes d'hommes, femmes, enfants, vieillards frapper à la porte des usines et des refuges de nuit. Les petits enfants, dès leur naissance, avaient tout à souhait : ils avaient des berceaux, ils avaient des mères leur donnant de tendres baisers et ils avaient des professeurs qui les élevaient dans l'amour du beau, du vrai, du juste.

On voyait, en été, des bandes joyeuses parcourir la campagne ensoleillée, se rouler sur les frais gazons, se livrer à des gracieux ébats. Les hommes pouvaient se retremper au sein de la nature.

Et les deux amants se remémoraient tout cela; ils songeaient à leurs ancêtres, à ces vaillants qui avaient lutté, qui avaient combattu, qui s'étaient sacrifiés pour leur donner le bonheur dont ils jouissaient; c'était sur leurs cadavres sanglants, sur leurs chairs pantelantes qu'étaient passées toutes les révolutions qui avaient délivré le vieux monde de ses turpitudes.

Ah! ils étaient heureux! Ils l'avaient le bonheur!...

Et toute la nature s'unissait, le bruissement de feuilles agitées par le vent, le parfum des fleurs, le gazouillis des oiseaux chantaient aux cœurs des amoureux : « Vous êtes heureux! »

Conclusion

Voilà le bonheur dont jouiront nos fils et dont nous pourrions jouir si nous n'étions aussi avachis. Mais il ne faut pas se le dissimuler, nous ne l'aurons que par la révolution, c'est-à-dire par la prise de possession de la terre, des moyens de production et de consommation. Donc, seule, une révolution anarchiste nous donnera le bonheur qui nous est dû.

Nous n'avons qu'à unir nos efforts vers ce but.

Emile Ursus.

L'EMPLOYÉ

Lâche et servile, plus souple que sa langue qui ne cesse d'émettre des mensonges, surfaisant la marchandise, l'employé peut être catalogué dans la catégorie du serviteur dévoué ; certes, je ne veux point l'en trop incriminer, sa servilité lui vient surtout d'un coude à coude constant auprès de son patron, qui, naturellement, ne lui inculquera pas des idées de révolte.

Cependant cela ne suffirait peut-être pas à l'avilir complètement si son recrutement n'était fait d'une façon particulière.

En effet, s'il est dans une famille un enfant ayant remporté quelques succès à l'école (souvent, par sa docilité), celui là sera pris pour le plus intelligent, ce qui serait plutôt le contraire; ses facultés ne lui permettant pas d'apprendre un métier, on le mettra dans le commerce. La mère surtout est fière de voir son grand garçon portant beau, causant bien, elle lui donnera des conseil de prudence et de flatterie afin qu'il parvienne à se faire remarquer par son patron (de là le nombre incalculable de mouches dans cette corporation) ; elle lui montrera à quel succès est parvenu son patron qui, par son astuce frauduleuse, a su gagner des millions et cela rien que par une plus-value faite sur la marchandise qui n'a fait que changer de place en passant par son intermédiaire.

Aussi bien, l'employé convoite-il de pouvoir bientôt en faire autant; sa conscience se débarrase de scrupules et la morale de la concurrence est faite surtout pour l'engager dans une voie d'égoïsme et de rapacité.

Si parfois l'employé rompt avec la généralité et veut faire partie d'associations, c'est plutôt avec celles qui sont faites pour le plaisir ; quelquefois il entrera dans la mutualité, quand au syndicat, il n'y entrera que si celui-ci fait risette aux patrons.

Cela durera-t-il ? Je ne le crois point. Malgré son esprit versatile, l'employé finira par se convaincre qu'il lui faut lutter vigoureusement pour obtenir quelques parcelles de bient-être, qui lui sont inconnues.

Luttez camarades employés, mais luttez énergiquement, voyez le piètre résultat obtenu pour le repos hebdomadaire en faisant une campagne pacifique.

K. Licot.

QUI JUGE LE CRIMINEL

A supposer même que certains êtres méritent d'être punis, qui les jugera? L'antique précepte réapparaîtra et se dressera toujours contre quiconque appréhendera son semblable : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. » Or, trouver un juge « sans péché » selon ce que le monde entend ordinairement par ces termes est chose impossible. Les juges peuvent prétendre être plus purs que le reste du monde, la société organisée comme elle est actuellement peut les aider à maintenir cette farce et cette imposture. La situation vue sous son aspect le meilleur se réduit à ceci : qu'un homme taré a à en juger un autre. Un homme rempli de faiblesses, d'infirmités morales, de manquements, se présente pour juger non seulement que son prochain est un criminel, mais que lui-même est meilleur que son prochain. Et remarquez que le passé et le présent ont conspiré pour en faire un être bon, pour le préserver des tentations, cela afin qu'il puisse mieux en condamner un autre, tandis que le monde tout entier s'est réuni pour placer la victime dans la situation où elle est. A dire vrai, à la lueur de la justice infinie, il n'est plus grand crime que celui de juger et de condamner son semblable et si jamais devait luire finalement un jour où ce qui est tortueux deviendrait droit, où la la fin de toutes choses serait révélée et comprise, mille fois plus en sûreté se sentirait l'homme qui a subi la sentence que celui qui a osé la prononcer.

Comment ce juge va-t-il établir la culpabilité ou l'innocence de son semblable? Il ne peut connaître sa vie, il ne cherche pas à la connaître. Comprendre pleinement une existence, mais cela exigerait des difficultés infinies et des enquêtes telles qu'un juge ne peut les entreprendre. Le juge ne peut déterminer le caractère de sa victime; il cherche simplement, d'une façon imparfaite, piètre, boiteuse, à s'assurer s'il a commis un certain acte. Quant au reste, à son état d'esprit, à ses besoins, à son éducation antérieure, aux occasions et aux tentations qui se sont présentées sur sa route, au nombre de tentations surmontées avant qu'il s'en présente une, invincible celle-là, tout cela dépasse le pouvoir de connaissance du juge. C'est tout cela cependant qui constitue l'individu et c'est leur examen qui montre si, en fin de compte, l'inculpé mérite le blâme ou le louange et dans quelle proportion.

A la lumière de semblable analyse, combien d'individus pourraient être finalement considérés comme coupables? Voyez quelles peines infinies, quelle science presque infinie aussi sont requises pour juger de l'état physique de quelqu'un. Une personne souffre de quelque mal au point qu'on appelle le docteur : le mal peut couver depuis longtemps et son siège se trouver dans quelque organe soustrait à la vue et à l'ouïe; le docteur guette patiemment tous les symptômes pour découvrir l'état physique réel de son malade et la cause de sa maladie. Il appelle à son aide les plus éminents praticiens et il peut arriver que ceux-ci ne puissent jamais parvenir à déterminer soit le siège du mal, soit sa cause. Douze jurés ignorants et un juge se réunissent et voici qu'insouciamment, légèrement, ils s'appliquent à décider de l'état d'une âme humaine — d'un caractère que nul n'a sondé ou ne pourra jamais sonder — d'une vie qu'ils ignorent et qu'ils ne se préoccupent même pas de connaître. Ils s'emparent de cette âme humaine, et à la clarté de leurs pauvres lumières, qui sont ténèbres les plus noires, voici qu'ils la jugent mauvaise, que par violence et par marveillance ils lui refusent le droit d'association avec ses frères en humanité, chacun desquels cependant est une part de ce grand Infini qui comprend tout ce qui est bon et tout ce qui est mauvais et en fait un Tout invisible.

Le juge ne peut et ne doit apprécier la conduite de ses victimes que selon ses idées particulières du bien et du mal. Les préjugés, les convictions, la partialité dus à son éducation, à son environnement, à son hérédité l'accompagnent sur son siège de magistrat, il mesure le condamné à l'étalon de l'homme idéal; or, cet homme idéal est ou bien lui-même ou un autre créé par ses conceptions faibles et faillibles du bien et du mal. Naturellement, il attache peu de valeur aux vices qui sont une partie de son individualité propre, ou à ces vertus qu'il ne possède pas ou qu'il admire de façon spéciale. Le juge ne voit nulle vertu, nulle grandeur de caractère dans le malfaiteur qui préfère souffrir l'emprisonnement ou la mort plutôt que trahir ses complices. En justice, c'est le traître qui est récompensé, on condamne le caractère noble et vaillant. Le juge lit le code : « Tu ne voleras pas ». Il lui est impossible de comprendre qu'un soi-disant voleur ne puisse faire autrement que voler une somme peu importante. Il lui est impossible de comprendre que lui-même, placé dans de certaines circonstances, aurait fait la même chose. Pareille conduite, pense-t-il, ne peut être que le fruit d'un cœur dépravé et méchant, d'un démon qui réside au-dedans de l'inculpé. Le voleur ordinaire contemple le juge, vêtu de fins habits, vivant dans le luxe et l'aisance, sans rien d'autre chose à faire que de juger ses semblables. Il comprend vaguement combien il est plus facile pour le juge de gagner de gros appointements que pour lui de tirer de son métier hasardeux et aventureux de maigres ressources, mais le juge, lui, ne se met pas à réfléchir que, sans ses appointements ou sans une existence tolérable vécue à l'un des échelons innombrables qui s'étagent entre sa profession de juge et celle de voleur, il aurait pu facilement être la victime. Les jugements des hommes ne sont jamais prononcés sur examen de toutes les circonstances du cas qui se présente; si cela était la condition des sentences humaines, nul être ne pourrait être condamné!

Clarence S. Darrow.

Plusieurs abonnements partant du n° 1 sont terminés.

Nous sollicitons leur renouvellement.

CHRONIQUE LOCALE

Conférence

Notre camarade Albert Libertad, de passage à Limoges dans le courant de ce mois, donnera une conférence publique et contradictoire où il traitera : *Des partis politiques et des anarchistes.*

Pour cette conférence, où tous les partis seront passés en revue et où sera démontré leur impuissance à résoudre la question sociale, nous inviterons par lettre spéciale tous les principaux militants des divers partis politiques de notre ville.

L'abbé Desgranges, Pierre Bertrand, Félix Chabrouillaud, Maurice Monteux, etc., seront invités à prendre la parole.

Ministre, Préfet et Mouchards

Il est entendu que Clémenceau ne « refoule » pas la classe ouvrière.

Cependant, dès qu'un conflit éclate entre patrons et ouvriers, Delanney, valet de Clémenceau, expédie tous ses mouchards auprès des patrons où ils sont bien reçus et recueillent tous les renseignements dont leur maître a dressé la liste.

Que ne les envoie-t-il également à la Bourse du travail???

Il y a là une partialité évidente et dont on devine les motifs.

Le gouvernement va aux capitalistes sachant qu'il sera reçu comme il y va : en ami, en soutien, pour les rassurer et s'armer lui-même contre la classe ouvrière. Le gouvernement ne va pas à la Bourse du travail sachant qu'il y serait reçu comme il y viendrait : en ennemi, pour moucharder les militants, les traquer, scruter les moyens de défense de la classe ouvrière, afin de mieux les anéantir.

Quoiqu'il en soit, il y a là un rôle vil joué par le gouvernement : celui d'un juge qui ne consulterait que l'une des deux parties en cause et condamnerait l'autre invariablement.

Nous attendons la protestation des socialistes contre de pareils procédés.

Brave Homme

Dans la corruption et l'hypocrisie modernes « brave homme » signifie : homme sans instruction et sans ressources.

Aussi le *Réveil* s'étonne-t-il qu'un « brave homme » sache écrire en un si beau style une lettre publiée dans la *Croix*.

Il est certain que le premier richard venu ne se sentirait pas flatté du titre de « brave homme », et que M. l'abbé Desgranges se garderait bien de le lui octroyer.

Stupéfaction !

Eh ! les socialistes ! Encore un nouveau groupe : l'Espéranto? Où sont donc vos déclarations d'hier contre la formation de groupes tels que les U. P. ?

Vous ne menez donc pas toutes les questions de front, dans votre chapelle?

Vains Propos

Parce que les syndicats répugnent à se mettre sous la tutelle socialiste et qu'il nous soupçonne de leur avoir insufflé cette répugnance, celui que Chabrouillaud a baptisé « l'anémique » nous traite d'anarchistes « maladifs ». Ça ne nous rendra pas malades si nous sommes bien portants; mais, ce qui n'est pas bien de sa part, c'est qu'il le dit dans l'intention de nous faire de la peine.

Méchant, va! Si le fait est réel, ne serait-il pas plus humain de nous conseiller les pilules qui ont guéri un neurasthénique de sa connaissance? Ce remède est souverain, paraît-il, même contre la pauvreté du sang ; l'anémie.

Prenez donc exemple, Pressemane, de bons conseils réciproques — et non des injures.

L. Teclabouss.

Un Spécialiste

Vous souvient-il que M. l'abbé Desgranges, à une conférence de Sébastien Faure, nous conta qu'il avait rencontré un « brave homme » « désespéré » de ne plus croire en Dieu à la suite d'une conférence de notre ami ?

Un nouveau « brave homme » l'informait,

il y a quelques jours, que trois jeunes filles d'une école laïque avaient tenté de se suicider, « désespérées » par la lecture d'un cahier de morale sans Dieu.

Décidément, c'est un véritable spécialiste que cet abbé Desgranges ! Il ne fait pas un pas sans rencontrer un « brave homme », et si ce « brave homme » n'est pas lui-même « désespéré » il en apporte tout une liste à M. l'abbé Desgranges.

Voulez-vous rire ?

Lisez dans le *Populaire* du 18 juillet l'article de Penot.

Satisfaction !

Le *Populaire* se félicite de ce que les hommes de four gagnent 0 fr. 25 à l'heure pour le travail de jour et 0 fr. 50 pour le travail de nuit.

Le *Populaire* se contente de peu... pour les hommes de four.

A TRAVERS LES BAGNES

A l'Union de Limoges

Un alinéa d'un article, paru dans le numéro 19, nous a valu la lettre ci-dessous que nous publions malgré l'incertitude des allégations y contenues.

Nos lecteurs comprendront sûrement l'esprit qui a guidé l'auteur à vouloir faire cette rectification, quand on a besoin de gagner sa vie!...

« Monsieur le Rédacteur de *L'Ordre*,

» Dans le numéro du 1er juillet dernier, une attaque a été portée à un chef de service de l'Union, ex-limonadier, aujourd'hui chef de chai.

» Ce monsieur est mon chef et c'est à mon sujet personnel que vous avez été induit en erreur, que je vous serai reconnaissant de bien vouloir démentir.

» J'ai, en effet, demandé une permission pour aller à l'enterrement d'une de mes tantes dans un moment où il y avait deux de mes collègues malades, et ce jour-là nous avions un travail très sérieux et pénible à faire. Il me répondit : « C'est bien ennuyeux que vous soyez obligé de vous absenter, il nous sera impossible d'arriver au travail que nous avons à faire; si vous m'aviez prévenu ce matin, je me serais arrangé différemment. Il était midi quand je lui demandais la permission pour le soir!...

» Reconnaissant son observation juste, j'y envoya ma femme et ma fille. Ceci n'est nullement un refus, car, au reste, il n'a jamais refusé une permission pour ces sortes de choses. Pour mon compte personnel, je déclare que si j'avais été dans le besoin de m'absenter pour cet enterrement, je l'aurais fait.

» Ce cas étant de force majeure, en cas de refus, j'y aurais été quand même.

» J'ose espérer, Monsieur le rédacteur, que vous serez assez bon d'insérer ma lettre dans votre numéro de dimanche prochain.

» Recevez, Monsieur, mes remerciements.

» Léonard FAUCHER,
» Garçon de chai à l'Union. »

Sans commentaires n'est ce pas ?

Lu dans le dernier numéro du journal *L'Union de Limoges* :

Séances du conseil d'administration. — *Est également adoptée la proposition faite au conseil de souscrire 10 actions de 25 francs aux Lavatorys populaires.*

La société des Lavatorys n'est pas une société de *petits patrons*, parce qu'elle verse — ou doit verser — 15 % à la propagande socialiste. Ah! l'Imprimerie Ouvrière qui ne verse qu'à la caisse syndicale, *macache!* N'est ce pas, m'sieu Marquemal?

Pigeons encore cette perle : *Un incident soulevé par l'employé Guimbelet au sujet de son déplacement d'office de l'emploi qu'il occupait est réglé au mieux des intérêts des partis en cause.*

Oui, demandez plutôt à Guimbelet et vous serez fixés sur le philanthropisme de ces socialisants administrateurs ?

Chez Th. Haviland

Parmi les bagnes dont nous avons à nous occuper le plus souvent, il est incontestable que ce soit de celui dont nous nous occupons encore, en ces lignes, que nous recevons le plus grand nombre de plaintes, et chose bizarre, ces plaintes concernent toujours les mêmes individus.

Nous ne voudrions cependant pas, pour ces faits, emplir les colonnes de *L'Ordre*, mais nous pourrions le faire si nous relations toutes les lettres que nous avons reçues contre le même individu.

Jallat, — que ce nom soit bien retenu, — chef enfourneur de la première section, surnommé le *tigre*, est bien l'être le plus immonde que supporte notre planète. Il n'est pas un ouvrier qui, sous ses ordres, n'ait eu à supporter ses canailleries.

Un de ces malheureux vient d'être renvoyé par une dénonciation des plus hypocrites, émanant de ce triste sire.

Toutefois, on nous prévient de l'aviser que s'il ne change pas d'attitude, des compagnons ont décidé d'employer des procédés assez énergiques pour que, désormais, il ne nuise plus à personne.

A bon entendeur, salut.

P. S. — Il paraîtrait que M. Joubert, en vieillissant, se putréfie au point de ne plus se souvenir qu'on a eu des compassions à son égard, qu'il devrait encore observer envers ceux qui furent ses protecteurs en étant leur égal.

Femmes qui vous plaignez de cet abject individu, croyez-moi : Déculottez-moi ça en public et la fessée, après quoi, désinfectez vos mains.

Un fils à Papa, garde-chiourme

Passant auprès d'une maison en construction près de la préfecture, mes yeux invesstigateurs me firent découvrir, juché en un coin, un jeune homme huppé.

Que faisait-il là ? Son attitude ne laissait pas croire qu'il soit un maçon ou quelconque ouvrier employé à la construction du bâtiment. Curieux, j'interrogeais un homme qui, simple spectateur comme moi, avait, néanmoins, la bonne fortune de pouvoir me renseigner.

— C'est *Mossieu* Maurice, le fils à l'entrepreneur Raphanaud, me fût-il répondu. Poussant plus loin mes investigations, j'appris — ce dont je me doutais — que l'appât du gain obligeait cet éphèbe à ne pas quitter des yeux les malheureux préposés à son enrichissement.

Du matin au soir il est là, *à l'île du diable*, comme ont surnommé le chantier ceux qui y travaillent, admonestant celui-ci qui lève la tête, renvoyant celui-là qui ne va pas à son gré.

Jeune homme, prenez garde ; dans votre corporation un accident est vite arrivé.

En ce chantier où, si voluptueusement, vous exhibez votre nullité comme bonté ou connaissance technique, il est une grue qui, de ses puissantes griffes, pourrait bien vous empoigner par le cou et vous faire tirer la langue sans qu'aucun de vos esclaves n'intervienne pour lui faire lâcher prise, puis un moellon peut aussi troubler votre *farniente* malfaisant : Prenez garde, Monsieur Maurice !

CHRONIQUE RÉGIONALE

CHARENTE

ANGOULÊME. — Fête de la Mutualité. — Les escrocs qui prennent le nom de philanthropes, ont fêté, il y a quelques jours, ce qu'en langage de la Haute (lisez Haute pègre), on appelle la mutualité ; et, la mutualité est représentée, en Charente, par son musée, dont la création est due à l'initiative de M. Antoine-Emilien Jarton, un ancien ouvrier qui, depuis qu'il est mutualiste se la coule douce.

On fêtait donc la mutualité et tous les politiciens, tous les dirigeants, tous les inutiles, tous les défenseurs de l'ouvrier, en un mot, s'étaient donné rendez vous à cette philanthropique réunion.

On y banqueta, on y discourut, on y chanta. Le célèbre Lodoïs Lataste, le poète de la mutualité, y célébra les personnalités de la plus grande coquinerie du XXe siècle. Nous allons les passer, nous aussi, les unes après les autres, et nous verrons ensuite ce qu'on peut entendre par mutualité.

Nous y trouvons d'abord l'ardent Pierre Lacroix (membre du conseil supérieur de la mutualité), qui doit prier chaque matin Dame mutualité de lui donner son pain quotidien, avec un petit peu de beurre avec, probablement ; puis, le très cher Lourties, sénateur, philanthrope du Sénat, un de ceux qui, comme nos députés :

> Qui savent consacrer le meilleur de leur vie
> Au sort de l'ouvrier dont ils sont protecteurs.

(C'est Lodoïs Lataste qui parle.)

Puis, le capitaine Deplats, le préfet, le général de Mierry, le Grand Carnot, le roi de Portugal, le baron Chabert, le général Courbebaisse, tous amis du peuple et protecteurs de la mutualité.

Nous trouvons aussi le maire et député Mulac, et là nous ouvrons une parenthèse :

Comment M. Mulac accepte-t-il la présidence d'honneur d'une société à laquelle il a refusé, au conseil municipal, de donner une subvention ? Il faut croire que le fameux musée en vaut guère la peine.

Nous trouvons encore l'excellent Dereix qui doit avoir plus d'un socialiste dans le ventre ; Harris Favraud, Vincent, Brousse, Richard, Biais-Langoumois, Mavet, exploiteurs de toutes nuances, mais luttant pour le prolétariat.

Toutes les classes dirigeantes y sont, tous ceux qui sont de l'autre côté de la barricade s'y trouvent ; nos chers universitaires s'y sont fait représenter ; on trouve Raymond, l'inspecteur d'académie ; Evrat, le proviseur du lycée.

Sans distinction de religion, les grands buveurs de sang et les fléaux de l'humanité s'y trouvent, les Lehmann, les Lévy, fraternisent avec les Hennessy.

Arrêtons-nous enfin, quoique nous en oublions et demandons-nous ce que nous devons entendre de la mutualité de ces gens-là.

Nos mutualistes sont nos ennemis, ceux qui disent qu'ils travaillent *au bonheur social, à la fraternité* et qui ne sont que les conservateurs du régime actuel veulent, endormir le prolétariat dans les langes d'or du mutualisme, afin qu'il y puisse mourir de faim sans les importuner.

La mutualité, c'est un trompe-l'œil, dont nous devons éloigner tout homme libre et qui rêve d'une vie meilleure.

Quand on voit dans une œuvre philanthropique toute la liste des ennemis du peuple, du prolétariat ; quand on voit les instituteurs, premiers abrutisseurs de l'enfance ; quand on voit les noms de militaires, d'officiers, les fusilleurs de grévistes qui demandent quelques sous de plus par jour, peut-être pour payer leur cotisation à la mutualité ; quand on voit les noms des Hennessy, des Lehmann, dont les mutualités ne sont que des syndicats jaunes, des entraves à la révolte du prolétariat conscients, peut-on s'empêcher de cracher sur ces gens qui sont nos assassins et nos voleurs.

Camarades, on vous hypnotise par ce mot magique : la Mutualité ! Votre argent paye les décorations de ces bandits qui vous regardent d'un air de mépris quand ils passent dans la rue en se disant tout haut : « Tout ce peuple est à nous ! »

Mano NEGRA.

EN VENTE AU BUREAU DE « L'ORDRE »

L'Education libertaire, D. Nieuwenhuis, couverture de Hermann-Paul ..... » 10
Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire, par J. Grave, couverture de Cross ..... » 10
Le Machinisme, par J. Grave, avec couverture de Luce ..... » 10
La Panacée-Révolution, par J. Grave, avec couverture de Mabel ..... » 10
A mon frère le paysan, par E. Reclus, couverture de L. Chevalier ..... » 05
La colonisation, par J. Grave, couverture de Couturier ..... » 15
Entre paysans, par Malatesta, couverture de Willaume ..... » 10
Le militarisme, par D. Nieuwenhuis, couverture de Caran d'Ache ..... » 10
Patrie, Guerre et Caserne, par Ch. Albert, illustration de Agar ..... » 10
L'organisation de la vindicte appelée justice, par Kropotkine, couverture de J. Hénault ..... » 10
L'Anarchie et l'Eglise, Reclus et Guyu, couverture de Daumont ..... » 10
La grève des électeurs, par Mirbeau, couverture de Roubille ..... » 10
Organisation, Initiative, Cohésion, par J. Grave, couverture de Signac ..... » 10
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière, par Nettlau, couverture de Delannoy ..... » 10
La vache à lait, par G. Yvetot, préface de U. Gohier ..... » 20
Le problème de la repopulation, par Sébastien Faure ..... » 15
Syndicalisme et Révolution, par le docteur Pierrot ..... » 10
Pages d'histoire socialiste ..... » 25
Le grand fléau, par E. Girault ..... » 20
Les deux méthodes du syndicalisme, par P. Delessalle ..... » 10
La Peste religieuse, par Most ..... » 05
La liberté de l'enseignement ..... » 05
Si j'avais à parler aux électeurs, par J. Grave ..... » 10
L'élection du maire de la commune (farce électorale), par Léonard ..... » 10
*Entretien d'un philosophe avec la maréchale de ****, par Diderot ..... » 10
Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire ..... » 10
Les Temps nouveaux, par P. Kropotckine. » 25
Arguments Anarchistes, Armand Beaure. » 20
Dieu n'existe pas, Dikran-Elmassian, Sébastien Faure, Michel Bakounine ..... » 10
La Question sociale, Sébastien Faure ..... » 10
En Communisme, André Mounier ..... » 10
Lettres de Pioupous, Fortuné Henry ..... » 10
L'A B C du Libertaire, Lermina ..... » 10
A bas les morts ! Ernest Girault ..... » 05
L'Homme a-t-il une âme, Ernest Girault. » 05
Quelques idées fausses sur l'anarchie, par le docteur M. N ..... » 05
Aux Femmes, Urbain Gohier ..... » 05
Anarchie-Communisme, Kropotkine, couverture de Lochard ..... » 10
Aux anarchistes qui s'ignorent, par Ch. Albert, couverture de Couturier ..... » 05
Aux jeunes gens, par Kropotkine, couverture de Roubille ..... » 10
La morale anarchiste, par Kropotkine, couverture de Rysselberghe ..... » 10
L'Anarchie, par Girard ..... » 05
Déclarations, par Etiévant, couverture par Jehannet ..... » 10
L'immoralité du mariage, par Chaughi .. » 10
Légitimation des actes de révolte, par G. Etiévant ..... » 10
Manuel du Soldat ..... » 10
Communisme expérimental, par Fortuné Henry ..... » 10
Socialisme et Néo-Malthusianisme ..... » 60
Le parlementarisme et la grève générale, par Friedberg ..... » 10
Bases du syndicalisme, par E. Poujet .... » 10
Le Syndicat, par E. Poujet ..... » 10
Réponse aux paroles d'une croyante, par Sébastien Faure ..... » 15
Vers le bonheur, par Sébastien Faure .... » 10
L'Homme a-t-il une âme ..... » 05
Au Lendemain de la grève générale ..... » 20
La Crosse en l'air ..... » 05
A bas le Czar ! Vive la Révolution russe !. » 05
La Grève générale révolutionnaire ..... » 20
Libre Amour, Libre Maternité, par P. Robin ..... » 05
Population. — Prudence procréatrice, par P. Robin ..... » 05
Le Néo-Malthusianisme ..... » 10
Contre la nature ..... » 10
Malthus et les Néo-Malthusiens ..... » 10
Les Propos d'une Fille ..... » 10
Dégénérescence de l'espèce humaine, causes et remèdes. Communication à la Société d'anthropologie de Paris ..... » 10
Controverse sur le Néo-Malthusianisme, communication du Dr E. Javal à l'Académie de médecine et réponse par Paul Robin ..... » 20
Le livre des Mères, par Lucy Schmidt .... » 25
La Dépopulation, par Paul-Armand Hirsch ..... » 30
Moyens d'éviter les grandes familles ..... » 30
Plus d'avortements ..... » 50
La préservation sexuelle, par le Dr A. de Liptay ..... » 75
Par la Révolte, scène symbolique par Mme Nelly-Roussel, avec introduction de Sébastien Faure ..... » 50

Par la Poste, 0,05 centimes en plus

CHANSONS

Le Vagabond, Germinal, Les Abeilles ..... » 10
La Carmagnole avec les couplets de 1793, 1869, 1883, etc ..... » 10
L'Internationale, Crevez-moi la sacoche, Le Politicien, de E. Pottier ..... » 10
Ouvrier prends la machine, Qui m'aime me suive, Les Briseurs d'images ..... » 10
La Chanson du Gars, A la Caserne, Viv'ment, brav' Ouverier, etc ..... » 10
J'n aime pas les Sergots, Heureux temps, Le Drapeau rouge ..... » 10
Le Réveil, La Chanson du Linceul ..... » 10
Hymne révolutionnaire espagnol, Debout ! frères de misère, Les Affranchis ..... » 10
La Marianne, Pendeurs et Pendus, Fraternité » 10
Le Chant des Révoltés, Paix et Guerre, Le Chant du Pain ..... » 10
Le Père Peinard, Harmonie, Quand viendra-t-elle ? ..... » 10
Bonhomme en sa maison, Hymne anarchiste. » 10
L'Or, poésie révolutionnaire ..... » 10

Par la poste, 0,05 centimes en plus

L'Ordre est composé et imprimé par des ouvriers syndiqués.

FÉDÉRATION DU LIVRE — LIMOGES - 42e SECTION — MARQUE SYNDICALE

Le Gérant : LÉON DARTHOU

Limoges. — IMPRIMERIE OUVRIÈRE, rue Darnet, 9